

Histoire d'un paysage

L'exemple de la Réserve
naturelle de Chérine

(1837-2013)





La Réserve naturelle de Chérine

Un paysage au cœur de la Brenne..... 3

Deux siècles d'histoire..... 6

1837 8

1914 12

1950 16

1983 20

2013 24

La Réserve naturelle de Chérine

Une expérience pour l'avenir..... 28



Sequaes quam harciaem que lanti acit dit ommoluptatur.

La Réserve naturelle de Chérine

Un paysage au cœur de la Brenne

AUJOURD'HUI, la Brenne semble un peu hors du temps : les touristes et les chasseurs l'investissent, attirés par son côté à la fois nostalgique, sauvage, désolé ou encore mystique. Sur ce sujet, les qualificatifs ne manquent pas, les citations dithyrambiques « *une mosaïque extraordinaire de paysages où s'interpénètrent l'eau, les bois, les landes et les prairies parfois dominées par quelques buttons...* »* et les mots forts, non plus « *envoûtant, mystique, harmonieux, serein...* ». Comme si les hommes ne l'habitaient plus. Terre d'accueil pour la faune et la flore, elle propose, entend-on souvent, des paysages à nuls autres pareils, au charme magique. Mais, et cela se dit moins, de la friche aussi, galopante ici ou ailleurs, signe que les agriculteurs désertent, que les habitants ne sont plus là pour la contenir, désarmés devant sa progression inexorable. De manière étrange, comme si elle expérimentait l'un de ces retournements dont l'histoire a le secret, la Brenne semble revenir à une forme d'abandon agricole. Il y a 170 ans, cet habitant du Blanc, ami de Sainte-Beuve, écrivait, faisant allusion à

la forte emprise de la lande : « *Je ne saurai vous rendre le serrement douloureux que le cœur éprouve à la vue de cette campagne nue, morne, stérile et silencieuse aussi...* ».**

Ces mots qui disent un paysage singulier, à l'agriculture rare, pourraient tout aussi bien être prononcés aujourd'hui. Car la Brenne de l'une et l'autre époque semble offrir un même visage, comme placée sous une même chape végétale. Tout semble pareil, à deux différences près : la friche a remplacé la lande tandis que, durant presque deux siècles, le territoire a connu des évolutions successives, certaines actives et profondes, qui l'ont intimement marquée. D'une verdure à l'autre, l'illusion est pourtant bien là qui, toujours, laisse une même appréciation, quasi inchangée. En 1918, Hugues Lapaire ne dit pas autre chose : « *Une impression profonde de silence et de désolation vous étreint dans ce désert, dont la monotonie est rompue par quelques bouquets d'arbres...* »*** Alors que, objectivement, à cette date, la région n'a pas grand-chose du désert qu'il dépeint.

* Berry Province, site Internet

* Lettre d'Auguste Desplaces à Sainte-Beuve, publiée par la Revue de Paris en 1841.

*** Hugues Lapaire, Le Berry en diligence, 1918

Dans l'Indre, et même à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde, la Brenne est donc une région singulière. Déjà, par son sous-sol spécifique qui emprunte ses matériaux gréseux et peu productifs au Massif central, puis par les sols qui en découlent – en général, ils sont imperméables, acides et plutôt médiocres –, la Brenne ne ressemble à nulle autre région, ni proche, ni plus lointaine.

De même, les facteurs humains sont particuliers : habitants longtemps rares et dispersés, qui le restent encore aujourd'hui (les densités moyennes ne dépassent guère les 10 habitants/km²) ; terre appartenant moins aux « brennoux » qu'à des « horsains », seigneurs et bourgeois d'hier, nouveaux propriétaires citadins d'aujourd'hui. D'ailleurs, les uns comme les autres considèrent leur bien davantage comme une place de villégiature, voire une source de placement, que comme un lieu de production agricole, de rentabilité possible.

Enfin, la Brenne connaît une certaine forme d'isolement géographique. Bien que placée au centre de la France, elle se trouve en réalité loin des grands axes de circulation qui favorisent les échanges, le développement et la vitalité régionale. Ce qui, a contrario, lui vaut, pour une grande part, d'avoir pu garder sa spécificité, ses paysages sensibles et originaux... ceux-là même qui donnent à rêver, procurent « harmonie et apaisement », entend-on souvent.

Et pourtant ! A deux siècles de distance, si les conditions de fond sont restées inchangées – même relatif isolement, même faiblesse démographique, même particularités socio-



Sequaes quam harciaem que lanti acit dit ommoluptatur.

économiques – ces paysages ont connu bien des bouleversements ; ce qui n'empêche pas que s'écrivent, de manière constante dans le temps, des impressions fortes qui se ressemblent, avec des mots tels que « solitude », « magie » ou encore « ambiance paysagère ».

Des changements, donc. A cet égard, la seconde moitié du XIX^e siècle apporta son lot de transformations. Celles-ci sont portées par Napoléon III que suivent des propriétaires soudainement enthousiastes, mus en défricheurs actifs, décidés à assainir les marécages, à supprimer les landes pour les remplacer par de plantureuses prairies, à créer des fermes modernes et productives, à tracer des chemins, vecteurs, croient-ils, d'une prospérité à venir. Il en résulta, durant près d'un siècle – soit entre les années 1880 et 1970 – des paysages plutôt ouverts, prairies laissées à la libre pâture des bêtes domestiques, champs cultivés, jardins soignés autour des métairies, étangs miroitants près des roseaux, des paysages dans lesquels, en tous cas, ni la friche ni la lande n'avaient vraiment droit de cité.



Sequaes quam harciae. Am que lanti acit dit ommoluptatur is enienditin corit prruptur? Errupta temoluptam vitinvenis.



A l'époque, l'agriculture était encore relativement autarcique, pragmatique aussi, l'herbe devant nourrir la vache charolaise, née ici puis promise à l'embouche, la chèvre dont on tirait le lait pour le fromage de la tablée familiale ou encore le mouton envoyé paître dans les lieux les plus secs. Blé, orge et avoine se cultivaient aussi ; aliments d'appoint pour le bétail, dont on commercialisait les surplus.

Puis, dès les années 1960, mondialisation oblige, la concurrence imposa ses lois. Les prairies ne donnaient pas grand-chose – qui plus est, elles étaient régulièrement retournées par des sangliers – les blés pas davantage. Tentée quelques années durant, la culture du maïs fut un fiasco. Les unes après les autres, les bêtes domestiques quittaient les prés lesquels, en conséquence, se transformaient en friche. Souvent le fermier, l'agriculteur finissait son bail, mettait la clé sous la porte tandis que son propriétaire reprenait ses terres, non pour les cultiver, mais pour les laisser aller à la friche, au bois, pour en faire des territoires de chasse, de loisirs. De son côté, croyant en l'avenir de la carpe et du brochet, le pisciculteur mettait tout en œuvre pour la croissance de ses poissons, débarrassant les étangs de leur végétation aquatique, nénuphars, roseaux, scirpes, joncs tandis

que, propriétaire de menues parcelles, le citadin creusait son petit trou d'eau, reconnaissable à l'île artificielle plantée au beau milieu, à la rangée de saules pleureurs ou de peupliers sagement alignés sur la digue.

En Brenne, les changements ont donc été importants, suivant en cela le cours de l'histoire. Imperceptibles ici, flagrants plus loin, ils façonnent le paysage et tout site, quel qu'il soit, en eut sa part. La Réserve naturelle de Chérine en est un excellent exemple.



Sequae quam harciaem que lanti acit dit ommoluptatur.

La Réserve naturelle de Chérine

Deux siècles d'histoire

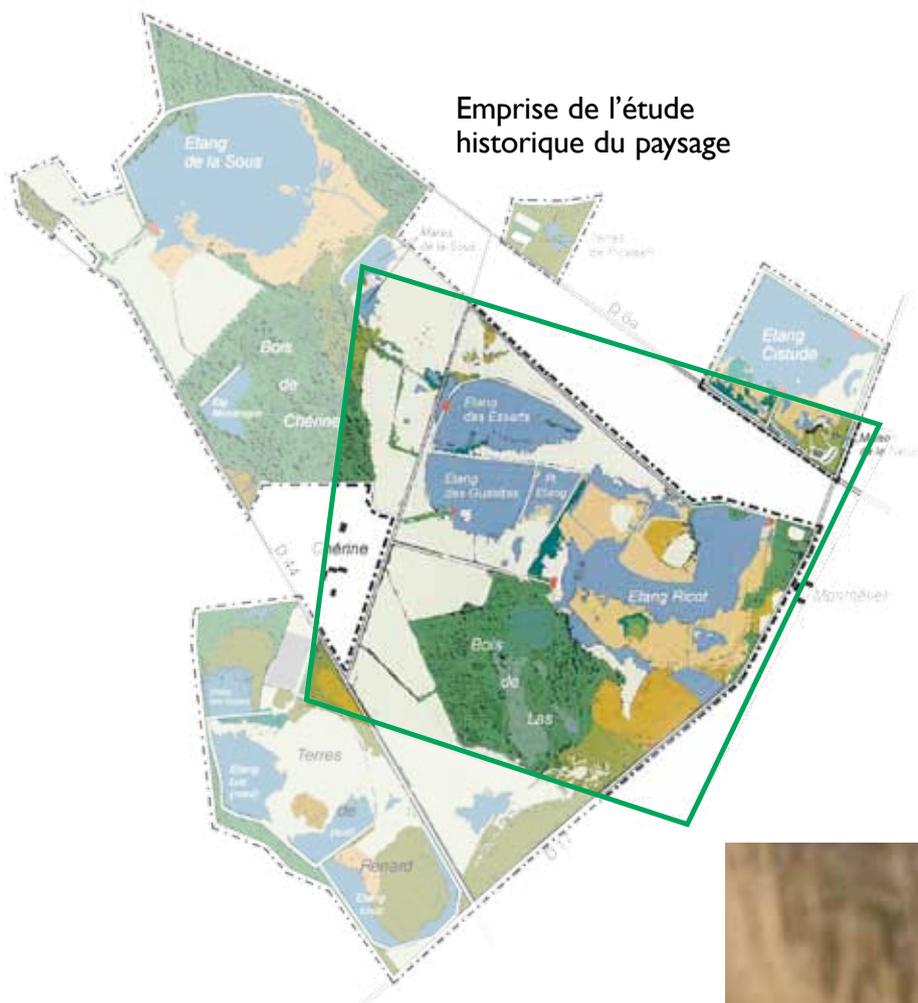


Sequaes quam harciae. Am que lanti acit dit ommoluptatur is enienditin corit proruptur? Errupta temoluptam vitinvenis.

LA RÉSERVE NATURELLE DE CHÉRINE

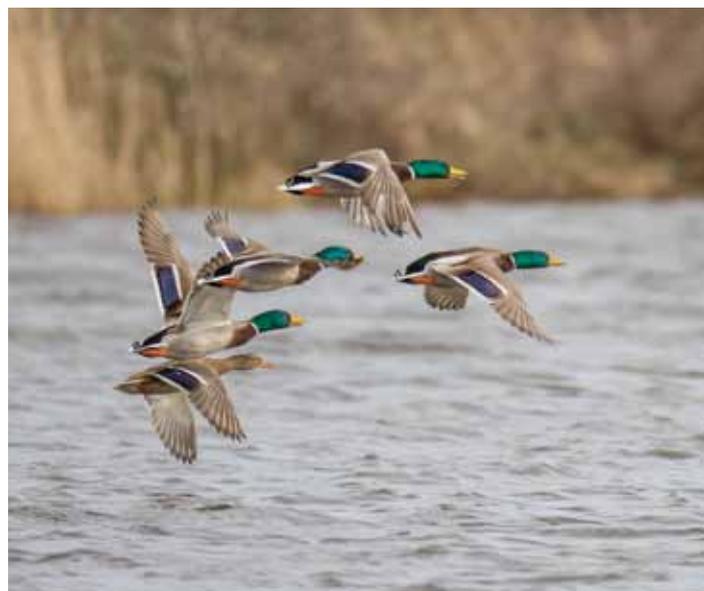
370 ha à ce jour, sur la commune de Saint-Michel-en-Brenne, dont les étangs Purais et de la Touche, à Lingé. Un site, protégé depuis moins de 30 ans, mais qui n'en a pas moins évolué, à l'image du reste de la Brenne. Sur ce pas de temps assez court, l'évolution est intéressante. Mais elle l'est bien davantage lorsqu'elle s'étudie sur le long terme, sur une période qui débute à la Monarchie de Juillet et s'achève aujourd'hui, 180 ans plus tard. On comprend alors que le paysage,

que nous sommes nombreux à penser immuable, a bien changé et que ce changement est lié aux mouvements des époques successives. Population, économie, contraintes foncières, etc. évoluent avec le temps, en fonction des conditions internes mais aussi externes, si bien que, tous les jours, s'opèrent d'imperceptibles transformations qui, au terme de quelques décennies, s'épaississent. De telles transformations ne sont pas sans incidence sur l'occupation de l'espace et, au final, sur le paysage proposé, regardé, admiré ou, au contraire, dédaigné.



Emprise de l'étude
historique du paysage

À l'aide d'illustrations et de textes, ce document propose de montrer à quel point un site peut évoluer dans le temps, en fonction de contraintes propres à une région, à une époque données. Sur un secteur précis de la Réserve actuelle (pour une surface voisine de 200 ha), nous avons choisi de faire un arrêt sur image, et ce, à 5 dates différentes : 1837, 1914, 1950, 1983 et 2013. On comprendra ainsi que le paysage a évolué, évolue encore et qu'il a même changé du tout au tout ! Exception faite de quelques éléments fixes, tels l'étang Ricot et le bois de Las, tous les autres ont été remaniés, changés, voire bouleversés.



Document exploités pour réaliser les cartes

- 1837** Cadastre napoléonien, plan et matrices
- 1914** Cadastre, les matrices ayant été mises à jour
- 1950** Cadastre remanié et photographies aériennes (mission 1950)
- 1983** Cadastre, matrices remises à jour et photographies aériennes (mission 1983)
- 2013** Cadastre, matrices remises à jour et photographies aériennes (mission 2010) et visites de terrain

Ces cinq dates n'ont pas été choisies au hasard. Elles correspondent à des documents précis, riches en renseignements, qui ont été étudiés et décryptés.

Pour chacune de ces dates, une illustration campe le paysage de l'époque. Les éléments objectifs que livrent le cadastre puis les photographies aériennes (à partir de 1950), mais aussi la bibliographie consultée (abondante, d'ailleurs) permettent de telles représentations. Par ailleurs sont introduits dans le texte les éléments d'évolution – contexte socio-économique, notamment, les changements techniques (sur le plan agricole, de l'aménagement de l'espace...) intervenus entre deux dates et qui permettent de mieux comprendre le sens des transformations du paysage.

1837



Bois



Étang



Labour



Pré



Brande

“

Pour le peintre et le romancier, cette rase terre, inondée en mille endroits, cette folle végétation d'herbes inutiles qui s'engraissent dans le limon ne manquent pas de caractère... »

« ... Dans la Brenne, particulièrement, la terre est inculte ou abandonnée : la fièvre et la misère ont emporté la population. La solitude n'est interrompue que par des fermes et des châteaux, pour le service desquels se rassemblent le peu de bras de la contrée... »

George Sand, Le Cercle hippique de Mézières en Brenne, 1846



Pacage



Marécage

La Brenne de 1837... Des landes et des pacages, des étangs, des marécages et des « miasmes » un peu partout, des étangs couverts de plantes aquatiques, des bois épars et hirsutes, des fermes isolées, des chemins rares et malaisés, des céréales qui peinent à pousser au milieu des chardons et des prés rares, un bétail malingre...

L'époque est encore à la pauvreté, à une certaine forme d'autarcie et de repli sur soi. Les conditions de vie sont difficiles : les habitants sont isolés et mal outillés, victimes aussi de ces « fièvres » qui se prennent dans les marais tandis que, souvent absents, les propriétaires se montrent assez peu enclins à engager des dépenses. La Brenne vit alors dans l'oubli, comme abandonnée.

De vastes brandes

Point de chemins, si ce n'est celui qui relie le domaine de Chérine aux domaines voisins, la Guérandière, la Berjatrie et le bourg de Saint-Michel. Tous sont fantaisistes, malaisés, inachevés... « On ne peut faire un pas sans courir le risque de rester embourbé, et, pour ainsi dire embrené », rapporte le sous-préfet du Blanc*.



Labour en billons

Ces chemins se perdent parfois dans la vaste « brande », « Brandes de la Sous » au nord, « Brandes du Chapitre » à l'est et « Brandes de la Porte de Chérine » au sud, qu'il faut braver, traverser, pour gagner les zones habitées. Couvrant de larges pans de l'espace, elle fait suite à d'anciens défrichements. Verte toute l'année, elle se compose surtout de bruyères à balai, hautes comme un homme, de bruyères cendrées ou à quatre angles, de callunes, de genêts aux fleurs d'or et d'ajoncs piquants.

Dans la brande, les bêtes domestiques, bœufs, vaches, moutons, mules, errent à la recherche d'une nourriture, trop frugale, d'où leur état chétif. Les bonnes prairies sont alors rares et de faible surface.



Dans la brande, les bêtes domestiques, bœufs, vaches, moutons, mules, errent à la recherche d'une nourriture, trop frugale

Des techniques agricoles rudimentaires

Les labours s'incrument dans la brande, pour la production de blé et de seigle, principalement. Chaque parcelle est relativement grande, parfois cernée d'un fossé de drainage. Ces céréales dont on fait le pain sont produites selon des techniques rudimentaires : culture en billons étroits, bœufs devant et paysan derrière l'araire, lequel ne fait que gratter le sol ; usage de la jachère, assolements « trop peu variés d'où les fourrages sont généralement exclus. En général, il manque de bons instruments, les engrais et les amendements sont en quantité insuffisante »**. Seule, la marne, qui se prend dans le bois de Las voisin, amende un tant soit peu ces sols particulièrement acides.

* Monsieur de la Tremblais, Considérations sur la Brenne. 15 octobre 1837. Séance générale de la Société d'Agriculture du Département de l'Indre.

** Marivault M. *Les étangs de la Brenne*, Extraits des annales de l'agriculture française, 1845.



Champ de céréales envahis de coquelicots et de chardons

Bois de Las

Le bois de Las (17 ha), déjà noté sur la carte de Cassini (il est l'un des rares bois de Brenne), repose sur une lentille de marne solide, exploitée. Entre les trous d'extraction, végètent quelques chênes et charmes rabougris, des saules, et des bruyères ; quant à l'étang Ricot (25 ha), très ancien, aux allures de marécage (les animaux s'y nourrissent également), il se love dans une dépression, bien marquée. Comme tous les étangs, il est accusé, via le paludisme, de porter la maladie et la mort...



Extraction de la marne destinée à amender les sols acides

La ferme de Chérine

La ferme de Chérine se compose de bâtiments de grès, que cernent de minuscules parcelles, dédiées au jardin, à la vigne, à la chènevière, entourées de fossés et de haies, afin de drainer un sol très humide et d'empêcher quiconque, homme ou animal, de pénétrer dans ces précieux enclos.

En 1837, le domaine appartient à Jean-Joseph Théodore, comte de Mondragon (1794-1875), époux de Octavie de Lancosme, fille du marquis de Lancosme, à Vendœuvres (il avait d'ailleurs été acquis, sous la Révolution, par Madame Dupin de Francueil, grand-mère de George Sand). Là, n'est pas son seul bien : outre le tiers de la commune de Saint-Michel-en-Brenne, il possède également des terres en Bourgogne, dans la Loire, en Indre-et-Loire ! Souvent absent, le comte de Mondragon ne s'occupe guère de son domaine, le laissant aux mains de « colons » dépourvus, quant à eux, de véritables moyens d'exploitation. D'où, chez lui, la forte emprise de la « brande », comme d'ailleurs chez ses voisins, nobles aristocrates ou bourgeois de fortune récente : en 1837, 13 d'entre eux se partagent 70% du territoire de la commune de Saint-Michel en Brenne. Pour ces propriétaires qui vivent loin, ces biens sont surtout lieux de villégiature, de chasse ou de loisirs, bien davantage que d'exploitation agricole proprement dite.

1914



Bois



Étang



Labour



Pré



Brande

“

Aujourd'hui que la désolation a disparu, que les pins ont étendu leur ramure, que la moitié des roseaux a fait place aux moissons, G. Sand aimerait à venir rêver dans ce silence évocateur, dans cette solitude... et dans cette paisible nature... En Brenne, partout la vue se pose sur des fonds verts, des rideaux boisés, de gros chênes épars, qui font parmi les champs des dômes d'ombre...”

Jean Goyon, Essai sur la Brenne agricole, Mâcon Protat Frères, 1925



Pacage



Marécage

À la veille de la Première guerre mondiale,

soit 80 ans plus tard, la Brenne a beaucoup changé et le « colon », habitué de ses terres, aurait sans doute bien du mal à se repérer ! Landes et marais ont quasiment disparu, des routes rectilignes quadrillent la région, les céréales se cultivent autrement tandis que l'herbe se sème dans les prairies. La population est plus nombreuse, plus vigoureuse aussi et les propriétaires se sont rapprochés de leurs métayers. Malgré les difficultés qui s'annoncent, le contraste avec les années 1830 reste saisissant, comme si le site s'était « repris », avait voulu miser sur le développement. De fait, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, sous l'impulsion de Napoléon III, les grands aménagements engagés ont été positifs pour la vie économique : création de nouvelles routes et de voies ferrées, et donc désenclavement, assainissement des zones marécageuses (et même suppression temporaire de certains étangs), disparition des « brandes », remplacées par des labours et des prairies artificielles, plantation de pins maritimes.

Des voies rectilignes

À la place des chemins tortueux et mal définis, des voies nouvelles, rectilignes, destinées à relier les bourgs entre eux et à désenclaver les hameaux : décidées par Napoléon III et ses ingénieurs qui n'ont pas voulu s'embarrasser de circonvolutions, elles ont, sans gêne aucune, coupé la « brande » d'avant. De même, un sentier tout droit relie les deux routes de l'ouest et de l'est tandis qu'un autre, bordé de jeunes peupliers (hybrides américains qui, ici, n'ont jamais fait de miracles), longe le bois de Las et mène à l'étang Ricot, puis, au-delà, à la ferme de Montméliier, créée dans les années 1870.



Le chemin de Chérine à Montméliier, planté de peupliers



Château de Chérine

Juste à côté de la ferme, un château a surgi dans les années 1860, cerné d'un bois formant parc, planté de tilleuls, érables sycomores, chênes pédonculés et charmes. Il a remplacé la lande. Un peu plus loin, un petit carré de vigne se déploie, que cultivent les métayers, habitants de la ferme de Chérine.

Labour en planches, culture de trèfle, vaches charolaises



Labour en planches

Les brandes ont été supprimées (quelques lambeaux subsistent cependant autour de l'étang Ricot), majoritairement remplacées par des champs cultivés et des vaches au pré, signe que l'agriculture a pris de l'allant. Les techniques ont évolué : les assolements sont plus longs (étalés sur cinq ans), les productions diversifiées : blé, avoine, seigle et orge, mais aussi prairies artificielles (trèfle violet, ray-grass anglais) et plantes sarclées (citrouilles, topinambours) pour nourrir les bêtes domestiques : chevaux, chèvres et surtout bovins de races charolaise et limousine. Même si elles continuent à fréquenter le bord des étangs, celles-ci sont mieux nourries et donc mieux portantes. Quant aux moutons, de races berrichonne et charmoise, ils se contentent des maigres pâturages.

Le labour en billon (étroit) a disparu, remplacé par le labour en planches (beaucoup plus large), lequel facilite le travail de la faux, de la faucheuse, de la herse et du rouleau, tous engins récemment apparus. Mais, comme au siècle précédent, une paire de bœufs continue de tirer l'araire.



Le labour en planche facilite le travail de la faux

La ferme de Chérine

En 1914, le domaine appartient pour l'essentiel à Monsieur Gaston Doucet, de fortune bourgeoise. Il l'a hérité de son père, Jules, qui l'avait patiemment acquis par morceaux, entre les années 1860 et 1890. Il vit à Mézières en Brenne et le gère « en bon père de famille », c'est-à-dire en évitant de faire de trop lourdes dépenses... En fait, le domaine est occupé par deux familles de métayers, soit 16 personnes : parents, enfants, domestiques, tous vivent à demeure. Il y a du travail pour tout le monde, entre l'élève et la garde du bétail, la culture des céréales, l'entretien de la basse-cour, du jardin, de la vigne et des haies proches. Mais, bien vite, cette vie besogneuse, un peu autarcique, va connaître des ratés. En cause : la guerre et l'exode rural qui commence à se faire sentir. Les jeunes sont attirés par les métiers de la ville, plus faciles et mieux payés ; d'où un manque criant de main-d'œuvre, déjà très clairsemée et que compense à peine la mécanisation, encore balbutiante.



Les moutons de races berrichonne et charmoise se contentent des maigres pâturages

Étangs asséchés et cultivés

L'étang Ricot est asséché et labouré (comme nombre d'autres pièces d'eau voisines). Mais cet intermède ne va pas durer : dès les années 1920, l'étang est remis en eau. De nouveaux débouchés apparaissent et, en conséquence, la pisciculture devient rentable.

1950



Bois



Étang



Labour



Pré



Brande



La Brenne n'est plus du tout la contrée désolée et malsaine dont parlent encore les géographes et les guides. Elle a gardé un peu de cette sauvagerie solitaire qui fait son charme... le blé pousse à la place des marécages asséchés ; il lui reste, Dieu merci, ses grands étangs poissonneux, richesse du pays...



Jacques des Gachons, *Le Berry*, 1945



Pacage



Marécage

1950 pourrait représenter l'âge d'or agricole de la Brenne ...

La lande est rare, les labours et prairies partout installés, jusque dans les moindres recoins. Les étangs abritent poissons, nénuphars, canards... et tous font bon ménage. Les cultivateurs s'adonnent à l'élevage, objet de tous leurs soins. Le paysage ressort propre et net, bien dessiné, parfaitement horizontal. Malgré tout, le milieu du XX^e siècle signe une époque qui s'achève. Car, très vite, s'amorce une nouvelle ère dans laquelle la friche puis le bois vont le disputer au champ et au pré, et ce dans un contexte économique qui s'ouvre brutalement sur la mondialisation. Voici le début de la fin... La fin de la pleine occupation de l'espace agricole brennou.



Pêche d'étang

Un paysage peu changé

Depuis 1914, le site a très peu changé car il reste exploité. Mais les emblavures ont régressé, remplacées par les prairies, artificielles et temporaires, pour la culture de l'herbe. Plutôt que le pré « naturel », l'on évoque davantage le « pacage », fréquent dans les queues d'étang ; il est lieu de vagabondage pour le bétail. L'étang Ricot a retrouvé sa vocation première de production de poisson, après l'assèchement du début du XX^e siècle, qui dura plusieurs années ; digue refaite, il a même été agrandi au point de noyer une partie du chemin d'accès à la ferme de Montmélier (sur la partie restante, les peupliers, eux, sont déjà clair-semés).

Les « bouchures » d'épines sont entretenues par les chèvres



Une vie agricole intense

À Chérine, en 1950, l'agriculture s'impose.

Trois familles vivent sur le domaine de Chérine : l'une s'adonne au métayage, la deuxième a le statut de chef domestique tandis que la troisième travaille pour le locataire du « château », Monsieur de Vaugelas, grand amateur de chasse au canard.

Car Georges Doucet (fils de Gaston), propriétaire (mais pour seulement deux ans encore) vit à Mézières-en-Brenne et ne s'occupe que de pisciculture, plutôt rentable. Il gère l'étang Ricot en direct. A cette date déjà, la parcelle d'eau vaut bien davantage que la terre cultivée.

À quelque distance, la ferme de Montmélier, construite dans les années 1880 par Monsieur Jules Lebaudy (propriétaire en Brenne depuis 1872), abrite une famille de métayers, soit 12 personnes.



Des chevaux au labour

Labours et champs d'herbe

Les trois cultivateurs concernés (chacun dispose d'une surface voisine de 100 ha) font de la polyculture-élevage. Le labour en planches est désormais de rigueur et les assolements étendus sur cinq ans. Il se produit un peu de tout : du blé et du méteil (mélange de blé et d'avoine), de l'orge et de l'avoine, de la vigne (pour la consommation familiale) mais surtout du ray-grass anglais et de la fétuque pour le foin, des citrouilles et des topinambours (ou « canadas ») bouillis pour nourrir quelques cochons (appelés « laitons ») mis à l'engrais.

Les bêtes bovines, dominantes

De race charolaise (race à viande), les bovins naissent sur le domaine, grossissent deux ou trois ans puis sont écoulés dans les foires voisines. Les moutons sont rares car ils n'apprécient pas le sol mouillé de la Brenne ; de plus, les bergers font défaut – de manière générale, les bras manquent, cruellement. La vente des fromages de chèvre, des volailles et des lapins de la basse-cour rapporte un peu d'argent frais.



Les vaches errent dans la queue de l'étang Ricot

Chérine, un domaine bien entretenu... mais peu rentable

Fort de ses quinze habitants, tous mis au travail agricole, le domaine de Chérine est bien entretenu. Les vaches errent dans la queue de l'étang Ricot, mais s'en vont aussi, mises à la garde d'un jeune vacher, sur les « chaumes » des blés et les guérets, riches en herbes sauvages ; les « bouchures » d'épines sont entretenues par les chèvres ; les prés à foin (ray-grass anglais) sont fauchés tous les ans. Les labours sont nets, menés par le cultivateur et ses chevaux (et non plus des bœufs) qui tirent la charrue, la herse, le rouleau... Régulièrement, les « évières » cernant les parcelles sont débouchées, afin de faciliter l'écoulement des eaux, toujours prompts à stagner. Les engrais restent inconnus et le tracteur se fait encore rare (les premiers apparaissent à la fin de la guerre).

Comme son père, Georges Doucet conduit son domaine « en bon père de famille », évitant toujours autant les dépenses d'investissement. Si bien que les sols ne sont pas chaulés (la marne du Bois de Las ne s'extrait plus depuis longtemps) et que le fumier reste rare. Pour cette raison, les rendements dépassent rarement les 10 qx/ha.

1983



Bois



Étang



Labour



Pré



Brande



Le Brennou la quitte, le touriste l'ignore, la désertification menace de s'installer...

La Brenne, Chambre d'agriculture de l'Indre, OREAC, mars 1977

L'originalité de la Brenne... c'est avant tout un mélange de paysages particuliers et impressionnants, une intégration de bois, haies, landes et étangs...

Patrick Duriez, *La Brenne, population, activités, patrimoine. Atouts et contraintes pour un aménagement.* Université de Tours, 1982



F. Desbordes



Pacage



Marécage

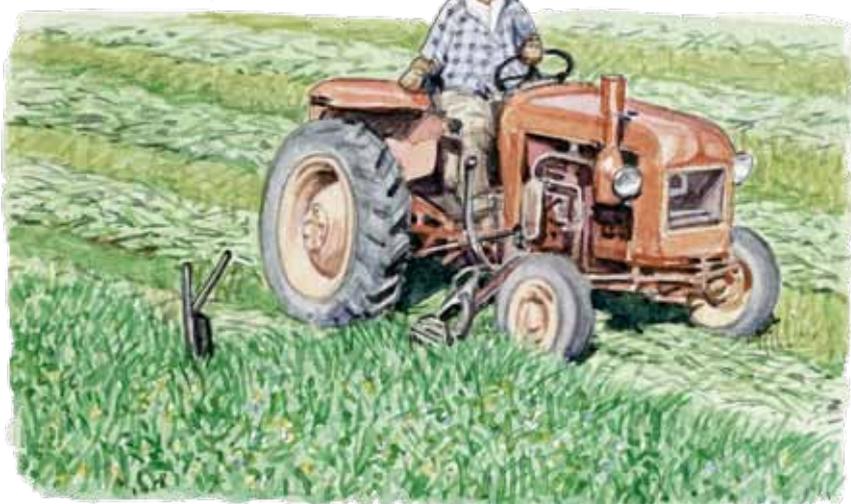
Trente ans plus tard, en 1983, le paysage a changé du tout au tout : pour une grande part, les prairies ont remplacé les labours, la brande a retrouvé ses marques, la friche commence à percer tandis que de nouveaux étangs apparaissent, creusés à côté des plus anciens cernés de lisières marécageuses. Mais ce paysage qui semble vouloir rester agricole ne l'est déjà plus tout à fait. Car l'agriculture a commencé à désertier le terrain, remplacée par d'autres activités qui se nomment loisirs, chasse et nature ; et, avec elle, la vie rurale s'en va également, artisans et commerçants des villages disparaissant les uns après les autres.

Une exploitation en repli

Jusque-là tourné vers la polyculture-élevage de type autarcique, le domaine de Chérine – comme ses voisins – a changé de cap : il privilégie désormais les productions dites « rentables » dans lesquelles entrent la culture du maïs en grand (un temps, cependant), l'élevage du bétail en stabulation ou encore la chasse.

En 1952, le domaine de Chérine est acheté par Monsieur Chabanneau. Ce dernier entend le gérer lui-même et, pour ce faire, confie le travail à des hommes de main, domestiques journaliers qui ne vivent pas sur place, mais dans les villages voisins. La ferme est donc désertée, privée de ses habitants. De toute manière, les bras manquent, aspirés par l'exode rural et l'attrait de la ville. Assez vite, et tout autour, la friche gagne : ainsi, la petite vigne a disparu, grignotée par le bois voisin dans lequel elle a fini par se fondre – aujourd'hui, seuls des ceps encore feuillés témoignent de ce passé viticole.

Récolte de foin (ray-grass, trèfle, dactyle)



Un espace transformé

À vrai dire, en 1983 et tout autour du site, la vie agricole a déjà ralenti. « Les terres de Renard », parcelles voisines et longtempsensemencées, deviennent des étangs creusés pour la chasse au gibier d'eau et la pisciculture, mais cette dernière subit très vite quelques ratés (dégâts des ragondins, problèmes de remplissage). Au sud, si les grands et anciens étangs (Montmélier, Barineau, Gorgeat...) conservent leurs fonctions premières (pêche, chasse), ils n'en sont pas moins cernés, chaque année davantage, par la friche galopante à laquelle champ cultivé et prairie cèdent rapidement la place – les agriculteurs sont tous partis.



Les vaches charolaises sont nourries au pré

Le domaine de Chérine, entre agriculture et loisirs

Installé, Monsieur Chabanneau construit une stabulation pour ses 25 vaches charolaises, qu'il nourrit au foin des prairies voisines, au blé et à l'avoine de ses champs, adopte le labour à plat pour la culture des céréales, s'intéresse à celle du maïs pour laquelle il connaît vite (comme nombre de ses voisins agriculteurs, à l'époque) quelques déconvenues. Alors, peu à peu, l'agriculture cède le pas, se faisant de plus en plus extensive, pratiquant la culture d'herbe (ray-grass, trèfle, dactyle) sur des prairies que l'on laboure à intervalles réguliers (tous les cinq à dix ans), histoire de les restaurer. Elle cesse totalement au début des années 1970, avant de renaître vaguement, lorsque Monsieur Robrolle, un temps propriétaire (il est aussi agriculteur en Champagne berrichonne) supprime le troupeau et laboure les prairies pour les transformer en champs de céréales. Mais les récoltes ne sont pas au rendez-vous et le domaine se tourne alors vers la chasse.

En 1982, cependant, le domaine est mis en vente et le Conseil général décide de s'en porter acquéreur, afin de créer une Réserve naturelle. Laquelle va pouvoir s'épanouir sur un terrain très favorable dans la mesure où le site n'a jamais véritablement connu d'agriculture intensive, à la fois polluante et défavorable à la biodiversité.

Chasse au canard, chasse au sanglier et autres loisirs

Les loisirs... c'est-à-dire la chasse au gibier d'eau puis, de plus en plus, au sanglier, dont la multiplication (à partir des années 1975, en lien avec la culture du maïs) se fait fulgurante. Mais les loisirs, ce sont aussi la création de nouveaux petits plans d'eau, pour la pêche à la ligne, la détente du dimanche en famille ou entre amis.

À l'époque, commence à émerger un paysage nouveau, véritable lieu à part, comparé aux régions voisines : terres agricoles dispersées et peu intensivement exploitées, étangs de plus en plus nombreux et, surtout, friches qui gagnent de toute part. Les hommes en activité ont, pour la plupart, déserté les lieux.



À la veille de devenir un site protégé, l'étang Ricot est exploité pour la chasse aux canards

2013



Bois



Étang



Labour



Pré



Brande



Progressivement, la Réserve naturelle de Chérine s'est donc imposée comme un site emblématique, mais aussi comme un espace de dialogue... Nous voulons montrer que la protection de la nature, tout en étant respectueuse des habitants et des coutumes de ce territoire, peut être innovante et donc ouverte aux rapides mutations que connaît la Brenne... ”

Jean-Louis Camus, président de la Réserve naturelle de Chérine, in plaquette *Réserve naturelle de Chérine, une nature d'exception*, 2006



Pacage



Marécage

La Réserve naturelle de Chérine créée en 1985, par décret ministériel, couvre 370 ha, riches d'une mosaïque de milieux divers : terres anciennement labourées, prairies, landes et fourrés, étang Ricot et bois de Las. Elle s'est agrandi en 2011 pour passer de 145 ha à 370 ha. Elle intègre des parcelles voisines (bois de Chérine, étang de la Sous et Terres de Renard) ainsi que des étangs sis sur la commune de Lingé (étang Purais et étang de la Touche). L'ensemble, cohérent et diversifié, s'inscrit dans une géographie plus vaste, où il ressort comme un noyau fort dédié à la préservation de la nature, mais aussi au maintien de pratiques économiques qui ont contribué à l'émergence de sa valeur écologique.



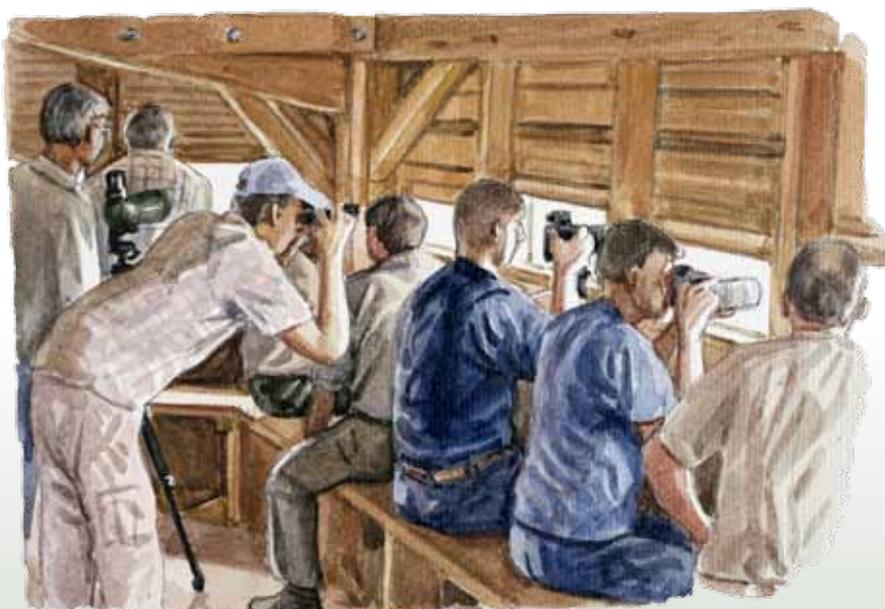
La Réserve accueille le troupeau (vaches salers) d'un éleveur voisin. Le pâturage favorise la flore des prairies

Des changements importants

En près de trente ans, l'espace anciennement agricole a été modifié : création de nouveaux étangs (les Essarts, les Guifettes), aménagement d'autres (sur les Terres de Renard) ; arrêt de la culture d'herbe, mise en place du pâturage, restauration de landes et de roselières, suppression de saules envahissants, etc. La ferme, comme le château de Chérine, qui appartiennent à des propriétaires privés, sortent du périmètre strict de la Réserve naturelle.

De nouveaux habitants

Ici, les objectifs ont changé : si l'exploitation agricole reste de mise, nécessaire pour maintenir certains milieux ouverts, elle est subordonnée à la préservation de la faune, de la flore et des habitats, une priorité. Dès lors, les habitants ne sont plus les mêmes : d'une certaine manière, les « gestionnaires » de la Réserve ont remplacé les agriculteurs d'hier, tandis que les touristes, amoureux de vie sauvage, prennent bottes, sacs à dos et jumelles pour arpenter sentiers et observatoires spécialement mis à leur disposition. De leur côté, faune et flore sauvages sont mises en avant, étudiées et protégées parce que souvent rares ailleurs ; l'on s'accorde aussi à reconnaître que l'ancienne gestion dite « en bon père de famille » faite par les propriétaires précédents et successifs a, dans ce domaine, été particulièrement positive.



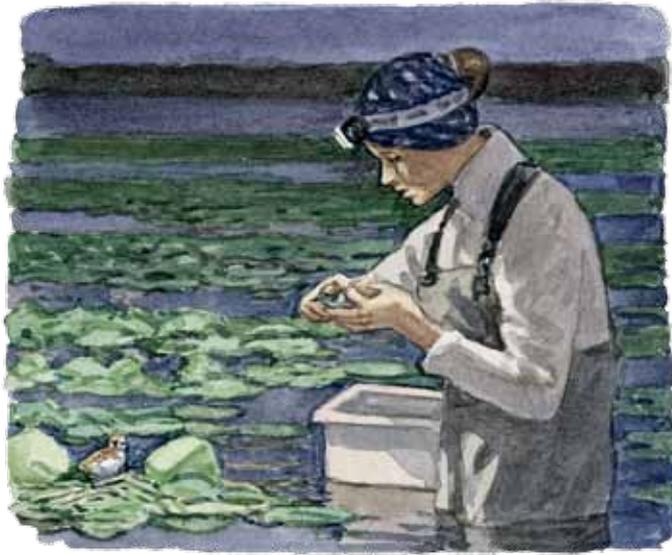
les touristes, amoureux de vie sauvage, prennent bottes, sacs à dos et jumelles pour arpenter sentiers et observatoires spécialement mis à leur disposition

La Réserve naturelle, entre agriculture et protection de la nature

Pour autant, l'équipe de la Réserve refuse la « mise sous cloche », comme la mise à l'écart. Bien au contraire, elle cherche à faire rayonner les activités de la Réserve sur les environs, à travailler avec les éleveurs voisins, dont les vaches font un précieux travail d'entretien : elles contiennent notamment la friche, tout en maintenant une flore et une faune remarquables. De même, l'équipe de la Réserve restaure des lambeaux de lande – refuge pour des espèces emblématiques telles que l'engoulevent ou la fauvette pitchou –, entretient des relations avec les propriétaires des étangs périphériques, s'entend avec eux pour organiser vidange et pêche, dans le respect des chaînes traditionnelles. Elle fait aussi la guerre aux espèces venues d'ailleurs et bien envahissantes : ragondin, écrevisse de Louisiane pour les animaux, jussie pour les plantes. Au final, pour les responsables de la Réserve, l'essentiel est, d'une part, de prouver que préservation de la nature et activités humaines ne sont pas incompatibles, d'autre part de préserver une mosaïque de milieux ouverts, un peu à l'image de celle qui s'observait un demi-siècle plus tôt.

La friche et non pas la lande

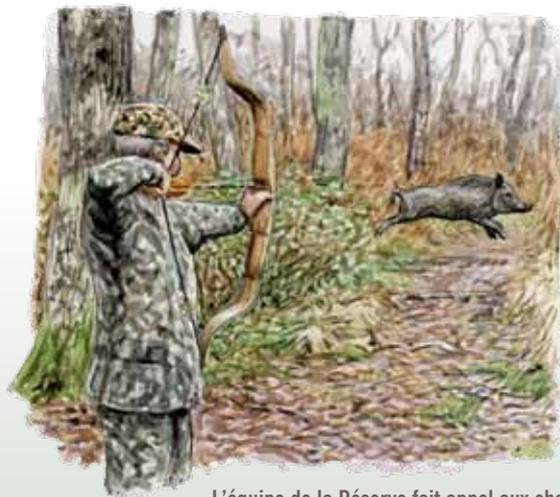
Entre elles, une différence de végétation : ronces, épines et jeunes chênes d'un côté, bruyères, ajoncs et genêts de l'autre. La lande apprécie les sols humides et acides, lesquels le sont moins depuis qu'ils ont été travaillés, labourés à plat, voire amendés et enrichis en engrais. En revanche, la ronce « berceau de la forêt » se plaît partout où elle se trouve, prête à accueillir de jeunes sujets qui, en quelques années, vont rapidement prendre de l'ampleur. Poussant sans soin, hors de toute intervention humaine, la friche est dense, fouillis végétal qui ferme le paysage, efface les perspectives et... attriste les habitants.



Suivi scientifique de la population de guiffette moustacs :
bagage nocturne des poussins

Des environs gagnés par la friche puis le boisement

La Réserve naturelle, un noyau de biodiversité... placé au centre d'un environnement géographique qui ne lui ressemble plus tout à fait. De fait, si elle parvient à conserver des milieux diversifiés – pâtures, étangs, landes, bois, fourrés... – elle tranche d'une certaine manière avec la périphérie proche tentée, quant à elle, par « la friche à sangliers », largement développée depuis trente ans en lieu et place des anciennes parcelles cultivées. Le phénomène s'est amplifié et, tout autour de la Réserve, la friche étend ses champs de ronces et d'épines noires, de jeunes chênes déjà rabougris et de saules, que nulle bête domestique ne vient désormais arpenter. Car l'agriculteur a déserté les lieux, remplacé par des propriétaires qui se soucient moins d'élever des vaches que de traquer les sangliers ou les canards, ou de pêcher dans leurs étangs.



L'équipe de la Réserve fait appel aux chasseurs à l'arc pour éfaroucher les nombreux sangliers qui détruisent les espèces et les milieux fragiles





La Réserve naturelle de Chérine

Une expérience pour l'avenir



De 1837 à nos jours, le territoire de la Réserve naturelle de Chérine a bien changé. Si, en 1985, il a pris une orientation particulière – celle de la protection de la nature – il n'en reste pas moins à l'image de la Brenne centrale, avec ses étangs et ses friches, ses rares prairies et ses bois. Il a connu les mêmes évolutions qu'elle, en lien avec l'Histoire, un sous-sol original, un contexte socio-économique particulier, les hommes qui l'ont habité, entretenu ou, au contraire, délaissé. Et l'on comprend bien que, jamais linéaire, l'Histoire rebondit, s'exprimant d'abord par la suprématie de la lande et de l'étang, puis par la pleine occupation du sol que suit, aujourd'hui, la poussée de l'arbre au détriment du labour et de la prairie, la mise en eau des étangs et autres bas-fonds... Jour après jour, le territoire varie.

Comprendre le passé et l'instant présent c'est, déjà, tenir quelques clés pour l'avenir. Car ressortent, comme une musique répétitive, des faits structurels, quasi invariables : population locale insuffisante pour s'occuper de si vastes surfaces, terre difficile pour l'agriculture, propriétaires lointains, etc. Ces éléments objectifs qui existent depuis longtemps n'ont guère changé, si ce n'est à la marge. Et il est à parier qu'ils vont, dans l'avenir, se maintenir. En effet, la population risque fort de ne pas croître, du moins pas dans de grandes proportions (et, de toute façon, elle ne sera pas agricole) tandis que, sauf changements encore inconnus à ce jour, la nature du sol va rester la même, c'est-à-dire médiocre. De son côté, valeur sûre pour le placement financier, les loisirs ou la chasse, la terre est chaque jour un peu plus perdue pour une agriculture qui, malheureusement, n'a pas les moyens d'investir : sa rentabilité est faible, en tout cas mal proportionnée à la valeur foncière aujourd'hui attribuée à la parcelle de Brenne. Mais, en contrepartie, elle porte des paysages qui attirent, une biodiversité qui se porte plutôt bien.





Si bien que se pose la question de l'avenir de la Brenne et de ses paysages. Car, aujourd'hui, et l'évidence est là, la friche se développe à grands pas, au moins en cœur de Brenne, la périphérie, de sols plus favorables et remembrée dans les années 1970, donnant davantage au plan agricole... Cette friche qui serre le cœur de bien des habitants, désolés de ne plus voir les vaches au pré, de ne plus sentir la vie domestique s'étaler au quotidien, de ne plus pouvoir scruter les étangs proches d'un chemin, d'une route. Or, il est une certitude : les paysages aimés des uns et des autres, habitants ou visiteurs plus lointains, dépendent étroitement de l'agriculture, des hommes qui les gèrent. Ces derniers doivent donc, ici même, pouvoir tenir leur place.

Dans la mesure de leurs moyens, mais aussi parce qu'ils ont compris les enjeux à venir, les responsables de la Réserve cherchent des solutions. Et c'est ainsi qu'en passant des partenariats avec des éleveurs du voisinage ils font coup double, voire triple : ils aident ces derniers à se maintenir en Brenne, à se diversifier. Leurs vaches donnent vie aux prairies qu'elles pâturent, tout en produisant une viande qui sent bon les fleurs sauvages ; lesquelles fleurs sauvages – par exemple la rare Sérapias langue –, ne poussant que sur des terrains découverts et non sous la friche, favorisent une diversité botanique éclatante ; et dans le même temps faunistique, puisque, le printemps venu, elles accueillent des insectes butineurs, voient passer des oiseaux et des tortues, toutes espèces qui apprécient l'herbe des pacages ras. Et, c'est une Brenne encore paysagère qui vit, puisque s'affirment marais, fourrés, bois, landes, friches, prairies, tous juxtaposés et imbriqués comme dans un patchwork... La diversité y trouve largement son compte. Le tout sur fond d'activité économique (l'élevage bovin, la pisciculture), de liens qui se resserrent entre voisins, les uns et les autres comprenant l'intérêt de travailler ensemble.

Dès lors, la Réserve naturelle de Chérine a sans doute valeur d'exemple. Ne montre-t-elle pas que nature, paysage et agriculture peuvent faire bon ménage ? Que la friche n'est pas la seule option pour l'avenir du cœur de Brenne ? Car aujourd'hui, au vu des attentes de la société tout entière, des territoires comme le sien sont en mesure d'apporter une vision, un cadre fait d'harmonie, de complémentarité entre vie économique (agriculture, pisciculture, tourisme), paysage et nature de qualité. Sans doute, une perspective pour un avenir désirable...

« Uptam fugias alibero rehentur? Itae. Acesequi am velibust autemolo berchit iusandit que et dolupturessi dolestiisci doluptae. Magnit lamus, acea id mi, consecra temquidis poritium assi nulluptatur, sitatius qui re cuptat. Asincto doluptatur mos eicae nieniant fuga. Agnia sed quoditatur audam la autam, sincides dolorerio cori aut il idernatus. Ro volume quia coreper itatur, nonem aliqui is nuscendi volorenisi totatusam, veligniat asimi. »

Xxxxxxxxxx Xxxxxxxxxx

xxxxxxxxxxxxxxxx



Conception, rédaction : **Élisabeth Trotignon, Jacques Trotignon**
Illustration : **François Desbordes**

Crédits photos : xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

Édition : mars 2014

Maison de la Nature et de la Réserve • 36290 Saint-Michel-en-Brenne
Tél. 02 54 28 11 02 • Fax 02 54 38 03 71 • e-mail: rncherine@wanadoo.fr